

L'héritage philosophique de la démarche ergologique Aux sources du concept d'activité

Cathy Krohmer, Lise Gastaldi, Christine Noël-Lemaître

▶ **To cite this version:**

Cathy Krohmer, Lise Gastaldi, Christine Noël-Lemaître. L'héritage philosophique de la démarche ergologique Aux sources du concept d'activité. Activités et collectifs. Approches cognitives et organisationnelles, Lise Gastaldi, Cathy Krohmer, Claude Paraponaris, 2017. hal-01793632

HAL Id: hal-01793632
https://hal.science/hal-01793632

Submitted on 16 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'héritage philosophique de la démarche ergologique

Aux sources du concept d'activité

Cathy Krohmer, Gastaldi Lise, Christine Noël-Lemaître

Introduction

L'ergologie se définit en première instance comme une démarche soucieuse de produire des connaissances sur le travail et plus généralement sur toutes les formes de l'agir humain, parmi lesquelles il est possible de mentionner notamment les activités artistiques, le travail domestique ou encore l'engagement des bénévoles. Cette démarche s'est déployée à partir d'un point focal qui a été, pour ainsi dire, légitimé dans le domaine académique par les travaux des ergonomes de langue française. Ce point focal est le concept d'activité. Ainsi la démarche ergologique tire en quelque sorte les conséquences épistémologiques, éthiques et praxéologiques des résultats dégagés par ces travaux de l'ergonomie de l'activité, lesquels ont été impulsés par l'étude fondamentale de Laville, Teiger et Duraffourg, conduite sous la direction de Wisner de 1969 à 1972. Il y a donc une forme de dette principielle de l'ergologie vis-à-vis de l'ergonomie, la première portant une vision du monde forgée par des postulats qui ont été révélés par la seconde. Parmi ces postulats figure l'universalité de l'écart entre le travail prescrit et le travail réel. La bataille du travail réel lancée par Wisner et ses collaborateurs a rendu possible la démarche ergologique.

Pourtant, alors même que le concept d'activité est au cœur de la démarche ergologique, il n'est pas explicitement défini par cette démarche. Les diverses références à l'activité qu'il est possible de recenser dans l'œuvre de l'initiateur de la démarche ergologique, Yves Schwartz, pointent davantage l'héritage intellectuel pluriel du concept, qu'elles ne stabilisent ses caractéristiques intrinsèques. *« La notion d'activité désigne cette spécification en l'homme des exigences de la vie en général, comme recherche toujours risquée d'un débat avec les normes du milieu, tentative de recentrer ce milieu, non seulement économique mais social autour des normes de santé du vivant humain, producteur, travailleur* » (Schwartz et Echternacht, 2009). L'activité est ce par quoi le vivant reconfigure les normes de son milieu sans qu'il soit possible dans une définition cette activité fugace.

Un retour sur l'étymologie du terme activité soulève encore davantage son caractère fuyant. L'activité est tout d'abord la puissance d'agir. On parlera ainsi d'un volcan en activité, signifiant qu'il n'est pas éteint mais peut se réveiller à tout moment. Les agents actifs d'une potion ou d'un remède sont susceptibles de produire des effets. Cette conception se retrouve

également dans le champ de la physique où la sphère d'activité désigne l'espace dans lequel un agent peut exercer son influence. Par extension, l'activité désigne le dynamisme d'une relation ou d'un projet et l'agitation qui y est associée. On parlera ainsi de l'activité d'une correspondance ou d'un tribunal en faisant référence au nombre de lettres échangées ou de litiges traités. L'activité apparait ici comme fondamentalement corrélée à la vie, comme un indice du vivant. Le repos laissant présager que la vie s'est épuisée ou cessera bientôt. C'est d'ailleurs le sens de l'expression qu'on retrouve gravée sur les tombes de ceux que la vie a quitté : « Ici repose en paix », expression qu'on retrouve également en anglais où se reposer « *to rest* » est également utilisé comme un synonyme d'être mort.

L'objet de ce chapitre est de présenter les fondements de la démarche ergologique, que François Daniellou inclut dans la famille des ergodisciplines, pour en cerner sa spécificité, son originalité dans le paysage scientifique et sa fécondité pour le champ des recherches menées dans diverses disciplines en vue de produire des connaissances en adhérence avec le vécu des acteurs. Un tel projet exige - nous semble-t-il – de clarifier le concept d'activité qui est le résultat d'un héritage conceptuel puisant à la fois dans l'histoire de la philosophie, dans l'ergonomie et d'une rencontre avec le monde du travail. La confrontation avec les données de l'expérience, avec ceux que l'approche ergologique désigne comme les forces d'appel et de rappel, c'est-à-dire les travailleurs eux-mêmes, donne à ce qui pourrait n'être qu'une idéologie (un système d'idées générales et abstraites constituant un corps de doctrine), le statut de démarche scientifique et humaniste. Après avoir explicité les liens entre l'approche ergologique et l'ergonomie, nous synthétiserons les caractéristiques du concept d'activité tel qu'il est posé par l'ergologie.

I. Ce que l'ergologie doit à l'ergonomie

Pour cerner l'originalité propre de la démarche ergologique, il faut tout d'abord, reconnaître une forme de dette intellectuelle, d'héritage scientifique de l'ergologie vis-à-vis de l'ergonomie. Yves Schwartz (2004) reconnait que si « *l'ergologie se donne des objectifs et des défis plus généraux et génériques, plus aléatoires peut-être, que l'ergonomie, (…) elle s'appuie sur le concept majeur d'activité, qui doit énormément à la tradition wisnérienne* ».

L'approche ergologique émerge d'une volonté de questionner le sens d'une loi dégagée par des ergonomes de langue française à savoir l'universalité de l'écart entre le prescrit et le réel.

1.1. Les ergonomes et la bataille du travail réel

Une étude intitulée *« Conséquences du travail répétitif sous cadence sur la santé des travailleurs et les accidents »* (Laville, Teiger, Duraffourg, 1972)[1] et centrée sur le travail des ouvrières dans le secteur de l'électronique, souligne qu'en dépit d'une rationalisation poussée de la production, les tâches à réaliser ne se présentent jamais d'une manière strictement identique. Selon cette étude, un tiers des opérations, en moyenne, étaient associées à un incident qui rompt le rythme de l'activité, la complique et fait perdre du temps aux travailleurs, alors que le calcul de temps alloués ne prévoit que 3% d'aléas. Les ergonomes constatent ainsi un écart entre le travail théorique (prescrit par l'organisation) et le travail réel, assuré par les acteurs. Cet écart découlerait non seulement de la variabilité industrielle c'est-à-dire des aléas techniques mais également de la variabilité individuelle par laquelle l'homme n'est strictement identique à lui-même. L'humeur, la fatigue, les projets formés ou défaits, le ressenti, il y a des dizaines de paramètres susceptibles d'introduire une variabilité dans les manières dont un homme ou un collectif s'y prennent pour réaliser une tâche.

Par ailleurs, comme le souligne Laurence Belliès (2013), « *l'activité réelle (telle qu'observée) ne correspond que très partiellement aux modes opératoires définis par le service des méthodes selon les principes des temps et mouvements affichés au-dessus de chaque poste de travail. Les ouvrières élaborent avec ingéniosité des stratégies opératoires raffinées pour gagner du temps, contourner les difficultés et lutter contre l'abrutissement (préservation de sa santé) en utilisant d'autres modes opératoires que ceux qui sont imposés, y compris en utilisant la parole malgré les interdictions. Elles ont une activité mentale intense et continue, elles prennent des micro-décisions, récupèrent les incidents, mémorisent des opérations à faire dans l'espace, sans lien logique entre elles. (…) En conclusion, ce travail soi-disant répétitif et automatisé n'est donc réellement ni l'un ni l'autre : il peut se faire sans y penser mais plus souvent, il faut rattraper l'aléa sous cadence imposée, sans marge de manœuvre.* »

[1] Cette étude a été réalisée par une équipe de chercheurs du laboratoire d'ergonomie du CNAM de 1969 à 1972 sous la direction du Pr Wisner.

Ces résultats, véritables *découvertes sur le travail réel*, découlant des travaux des ergonomes sont à l'origine des quatre principes de la démarche ergologique à savoir l'existence d'un écart universel entre le travail prescrit et le travail réel (premier principe), le caractère inanticipable et toujours en partie singulier de cet écart (deuxième principe) qui est la résultante de l'usage d'un corps-soi par soi et par les autres (troisième principe), traversé par des débats incessants de valeurs dans un monde de valeurs (quatrième principe).

1.2. Les principes épistémologiques de l'ergologie

L'écart constaté entre le travail prescrit et le travail réel est un écart universel, repérable dans toute activité de travail et dans toute situation singulière. L'activité est ainsi un concept transgressif par définition, puisque l'infraction, l'invention, la transgression ne sont pas des accidents produits par l'histoire ou la défaillance humaine mais ils sont une caractéristique intrinsèque et constitutive du vivant.

L'approche ergologique tire deux conséquences à ce principe. D'une part, il serait vain de vouloir rationaliser le travail humain à la place de ceux qui travaillent. Tout projet de rationalisation du travail qui prétendrait évacuer toute part d'inédit ou de variabilité dans les situations serait vain (car cela est impossible) et dangereux (car la santé des individus et des collectifs du travail exige cet écart). D'autre part, dans ce contexte de variabilité incessante, les travailleurs sont les meilleurs experts de leur propre travail. Le travail est toujours, même dans ses formes qui peuvent sembler les plus pauvres et répétitives, un lieu d'exercice de l'intelligence humaine et de tentative de maîtrise de ces aléas. Les travailleurs doivent donc être partie prenante de toute entreprise pour produire des connaissances sur leur travail et pour l'organiser.

Universel, l'écart entre le travail prescrit et le travail réel est néanmoins singulier et impossible à anticiper car toute situation de vie est singulière. L'activité concrète d'une ouvrière spécialisée ou d'une auxiliaire de vie n'est pas le même selon le lieu d'exercice, les types de public, les collègues de travail, les moyens offerts par la structure, les relations hiérarchiques, etc. Et les singularités de la situation vécue par l'homme au travail seront source d'une singularité du contexte comme des réponses apportées pour faire face à ce contexte. Il est de ce fait illusoire de penser qu'on peut supprimer cet écart du travail prescrit et du travail réel car on ne peut jamais totalement anticiper ou maîtriser l'ensemble des difficultés qu'il faudra résoudre dans l'épreuve du faire et de l'agir. Cette constatation d'une

variabilité générale et non maîtrisable du travail est ainsi posée comme un principe épistémologique central pour la démarche ergologique, laquelle se positionne ainsi dans le prolongement des travaux de Gilles-Gaston Granger et de Jean-Claude Pariente concernant la possibilité même d'une connaissance clinique. La démarche ergologique serait ainsi une mise à l'épreuve, assumée, consciente d'elle-même de la possibilité d'une connaissance clinique dans le champ du travail. Selon Lacour (2012), on doit en effet à Gilles Gaston Granger l'explicitation du « malaise épistémologique » qui se dégage de tout projet de connaissance clinique, tandis que c'est avec Pariente que la connaissance de l'individuel accéderait à la dignité d'une authentique révolution dans le champ épistémologique. Révolutionnaire non dans l'invention de nouveaux concepts, mais parce qu'elle promeut « *une nouvelle manière de former des concepts, un style inédit de conceptualisation* » (Pariente, 1972, p. 151). L'approche ergologique plaide dans la lignée ouverte par Foucault, Granger ou Pariente pour un mode alternatif de production de connaissances dans la sphère du travail, traitant la singularité, l'écart au prévisible et à la norme non comme un résidu à neutraliser, mais comme une variable de l'activité humaine impossible à évacuer.

Il en résulte qu'on ne peut pas connaître le travail en général (notion énigmatique en de nombreux égards) et une situation de travail en particulier, en restant dans l'abstrait, le général, le commun a priori. Concernant le champ industrieux, la connaissance doit résulter d'un processus d'analyse de situations concrètes. Une telle analyse n'est pas sans rappeler les réflexions de Simone Weil pour laquelle le philosophe doit élaborer une méthode lui permettant non d'aboutir à une perception lisse de la réalité, à partir d'un effacement de tout ce qui ne rentre pas parfaitement dans les modèles ou les théories qu'il élabore, mais visant à « entrer en contact avec le réel ». Cet effort pour « entrer en contact avec le réel » implique de ne pas multiplier tous azimuts les sensations, mais de se concentrer sur les expériences les plus représentatives de la condition humaine parmi lesquelles on doit compter le travail. Le réel ne peut s'éprouver dans la pensée, par celle qui fut surnommée la vierge rouge pour ce que son tempérament relevait à la fois de l'ingénue et de la révolutionnaire, que grâce à l'expérience. Cette position épistémologique a ainsi conduit Simone Weil à refuser d'étudier le travail de l'extérieur, en restant bien au chaud dans les institutions d'enseignement, et à abandonner provisoirement son statut d'enseignant de philosophie en lycée pour vivre pendant un an la condition ouvrière. C'est ainsi qu'à l'âge de 25 ans, Simone Weil, agrégée de philosophie, décide de se faire engager comme ouvrière sur presse dans une des usines d'Alsthom, puis aux établissements J.J. Carnaud et Forges de Basse Indre et enfin comme

fraiseuse chez Renault. Elle ne veut pas se contenter d'élaborer une théorie sociale, elle veut partager la condition des ouvriers pour être en mesure de comprendre leur souffrance et d'en cerner la cause. Il s'agit autant d'un engagement politique et social que d'un engagement scientifique et philosophique (Weil, 1991, p. 142).

> « *Quand je pense que les grands chefs bolcheviks prétendaient créer une classe ouvrière libre et qu'aucun d'eux – Trotsky sûrement pas, Lénine je ne crois pas non plus – n'avait sans doute mis le pied dans une usine et par suite n'avait la plus faible idée des conditions réelles qui déterminent la servitude ou la liberté pour les ouvriers – la politique m'apparaît comme une sinistre rigolade.* »

Néanmoins, si la pensée de Simone Weil et son attention à l'expérience vécue entrent en synergie avec la démarche ergologique, elle n'est pas une des sources de la démarche et la pensée de Weil n'est que rarement citée par les initiateurs de l'ergologie.

Ce deuxième principe met en tout cas en avant les limites de la méthode expérimentale concernant l'étude du travail. En effet, si raisonner dans l'abstrait ne permet pas d'approcher le travail, il faut également se méfier de la méthode expérimentale. L'expérience se distingue en effet radicalement de l'expérimentation. L'expérience est une sorte d'épreuve de la sensibilité, unique et impossible à renouveler. L'expérimentation consiste en la mise en œuvre rationnelle d'un protocole visant à la validation d'une hypothèse scientifique. Les résidus, ce qui échappe au modèle, au prescrit, doivent être évacuées de l'expérimentation. Ils n'y ont pas leur place. Wisner ne prône pas pour un rejet pur et simple de la méthode expérimentale. L'expérimentation peut avoir sa place pour tenter d'appréhender le travail réel, mais elle ne peut précéder ou encore moins remplacer l'expérience du travail réel. *« Sans analyse du travail, on fait des expériences sur le travail fictif, sur le travail prescrit, sur ce qu'on croit que les opérateurs font, alors qu'on doit faire des expérimentations sur ce qu'ils font vraiment [...] »* (Wisner, 1995). Et Wisner établit une sorte de « *relation dialectique entre l'étude de terrain et l'expérimentation »* (ibid.) car *« la méthode expérimentale ne pouvait partir de l'idée vague que se fait un chercheur sur ce qui se passe sur le terrain »* (ibid.) Pour Bellies (2013), la posture promue par Wisner et présentée comme une rupture épistémologique auprès de l'Ergonomics Research Society consisterait ainsi en un mode d'élaboration des connaissances scientifiques de type *inductif* à partir des problèmes *concrets et réels* du terrain. La construction d'hypothèses scientifiques dériverait de l'analyse des faits observés longuement et de la collaboration des travailleurs eux-mêmes.

Cette posture serait opposée à la position encore largement dominante en ergonomie. Mais la nouveauté introduite par la bataille du travail réel ne peut pas être réduite à l'opposition entre la démarche inductive et la démarche hypothético-déductive. Car Wisner ne prône pas simplement pour que les ergonomes aillent sur le terrain, se nourrissent de leurs observations avant de formuler des hypothèses de travail. Il prône pour la participation des opérateurs au processus de production de connaissances opératives. « *Considérer l'opérateur comme le créateur répété de sa tâche, position qui peut paraître audacieuse au premier abord, devient une nécessité, car il ne peut être l'exécutant d'un programme qui ne correspond pas à la réalité technique qui lui est transmise dans un langage obscur inadapté.* » (Wisner, 1995, p. 153.)

Le troisième principe de la démarche ergologique concerne le sujet de l'écart du prescrit et du réel. Qui est à l'origine de la gestion de cet écart entre le prescrit et le réel ? Nous avons évoqué la notion d'opérateur, mais ne pourrions-nous tout aussi bien écrire l'acteur ou le sujet ? Yves Schwartz évoque la notion de corps-soi pour désigner celui qui porte et gère au fil de son histoire cet énigmatique écart entre le prescrit et le réel. Le travail est « usage d'un corps-soi » (2011, p. 155) défini comme une entité à la fois physiologique, psychologique et sociale. Le corps-soi est conçu comme « *la matrice de l'activité humaine* » (Schwartz, 2000, p. 664 ; Schwartz et Echternacht, 2009, p. 33) dans la mesure où la gestion de l'écart entre les prescriptions et la réalité est assurée par le corps-soi, entité qui n'est ni totalement matérielle, ni purement spirituelle, ni exclusivement sociale. Le corps-soi ne peut se saisir que dans l'interaction de ces trois dimensions. Le sujet fait face à l'imprévu, il réalise son activité en faisant usage de son corps, bien sûr, mais en puisant également dans son histoire personnelle et collective, dans ses souvenirs, dans ses projets. Le concept de corps-soi forgé par Schwartz (2011) renvoie à l'idée que le corps ne peut pas être mis hors jeu du déroulement de l'activité, de cette gestion de l'écart entre le prescrit et le réel. Mais le corps vivant est également un être psychique et historique, traversé par des forces qu'il ne maîtrise pas intégralement. Le corps-soi appartient « *au domaine des interactions* », ce qui signifie pour le philosophe Yves Schwartz, qu'on ne peut pas le comprendre à partir du seul point de vue physiologique. S'il s'agit bien d'un sujet, il s'agit *« d'un sujet incarné, au sein duquel psyché et soma s'intègrent à travers les fils de la cohérence établie entre chaque personne et son milieu, entre vie individuelle et vie sociale* » (Schwartz, 2009, p. 34).

Enfin le quatrième principe concerne l'horizon axiologique de l'écart du prescrit et du réel. Travailler implique nécessairement d'opérer des choix, y compris dans un champ

microscopique. En cela, le travail est un débat incessant de normes par lesquels l'opération gère l'écart entre les prescriptions et la réalité. L'activité de travail ne prend sens que dans un monde de valeurs. La notion de débat de normes fait écho à la manière dont l'acteur au travail s'y prend pour concilier les normes antécédentes qui s'imposent à lui, ou plutôt imposent une exigence à son existence. Lorsque la mise en jeu de ces normes pose problème, lorsque cela ne fonctionne pas comme on aurait pu le penser, en raison de la part d'inédit de la situation ou de l'infidélité du milieu la confrontation entre le possible et le souhaitable, la procédure et l'exception se révèle comme la seule réponse permettant au sujet d'imposer sa marque au milieu dans lequel il vit. Le choix est alors inévitable. Par l'expression « *usages de soi* », il faut entendre que toute activité n'est jamais simple exécution de normes antécédentes, qui façonnent les prescriptions, mais plutôt une appropriation singulière de ces normes c'est-à-dire un « *usage de soi par soi ou par les autres* » ou encore une « *dramatique d'usage d'un corps soi* ».

L'activité est toujours au moins en partie le résultat d'arbitrages qui auraient pu être autres qu'ils ne sont, et qui portent en eux le sceau du sens que nous accordons à notre existence, de notre rapport aux autres, au monde qui nous entoure, au milieu dans lequel nous évoluons. Dire que le travail implique toujours un débat de normes c'est ainsi insister sur cette dimension du choix qui traverse même les activités les plus corsetées. En parlant de débat de normes dans un monde de valeurs, la démarche ergologique pose également que l'acteur du travail n'est jamais seul pour examiner les issues possibles à une situation. La notion de débat de normes renvoie à la confrontation d'une pluralité d'acteurs capables d'échanger, de discuter, de s'opposer les uns aux autres. En ce sens, la démarche ergologique est tout autant une posture épistémologique qu'une posture humaniste et éthique en ce qui concerne la conception de l'homme et de ses potentialités dont elle est porteuse. Si cette démarche est fondée sur les apports de l'ergonomie, elle ne serait se confondre avec elle puisqu'il s'agit pour l'ergologie de tirer les enseignements épistémologiques, éthiques et praxéologiques des apports de l'ergonomie de l'activité. L'ergologie est ainsi une philosophie de la vie, se distinguant de la philosophie de l'action.

II- Le concept d'activité et son héritage philosophique

Le concept d'action (*praxis*) est un concept majeur de l'histoire de la philosophie. La philosophie de l'action se présente comme une branche de la philosophie traitant des problèmes relatifs à l'action humaine, à ses motifs, à son élucidation. Pour Pascal Engel, la philosophie contemporaine de l'action se focalise sur l'analyse du concept d'action et à la détermination de la classe des actions morales. Dans ce contexte, pourquoi délaisser ce concept d'action pour lui préférer celui beaucoup plus inhabituel d'activité ? Les rapports de l'ergologie à l'ergonomie permettent-ils à eux seuls d'expliquer l'importance du concept d'activité pour l'ergologie ? Ne peut-on prendre le concept d'activité comme plus ou moins synonyme du concept d'action ? Ne renvoie-t-il pas simplement à un art de la nuance caractéristique du travail philosophique ?

2.1. L'activité dans l'histoire de la philosophie

L'activité renvoie au mouvement, à la vivacité d'un organisme. Il s'agit de ce qui peut être envisagé sous le rapport de la volonté d'agir, de la manifestation concrète de pouvoir. On trouve cette idée dans l'usage usuel du terme, présent également dans son usage littéraire, comme dans cet extrait d'un roman de Fromentin (1869, p. 144) :

« Toute la vie de la grande ville est concentrée là, dans une ***activité,*** *dans un va-et-vient, dans un remue-ménage indescriptibles : piétons, acheteurs, marchands, âniers, baudets, voitures, voyageurs, flâneurs, hommes, femmes voilées, fellahs; marchandes, femmes turques à larges pelisses, femmes de harems en carosse, tout cela fourmillant, grouillant, causant, s'appelant, hurlant. »*

Dans l'histoire de la philosophie, l'activité renvoie à l'effort volontaire permettant l'exercice des facultés naturelles. Il en est ainsi chez Maine de Biran (1818, p. 26). *« Le sujet actif qui dispose de ces facultés ou qui les met en mouvement doit être considéré comme ayant la propriété de tout ce dont il dispose, de tout ce sur quoi il agit. C'est ainsi qu'il est très vrai de dire que le moi a la propriété du corps qu'il meut en masse et spécialement de toutes les parties sur lesquelles se déploie immédiatement* l'activité *ou l'effort volontaire.* » L'homme partage avec l'animal la sensibilité et la spontanéité des mouvements. Et l'activité consiste pour l'homme à se servir de certains de ses organes appropriés à la finalité de l'action. L'homme est ainsi défini comme une organisation vivante

servie par une intelligence. L'activité est ce qui s'oppose à la stabilité inerte de ce qui a été accumulé dans le temps et n'est plus traversé par la critique ou le mouvement. Il en est ainsi chez Wittgenstein de la philosophie qui doit être pensée comme une activité et non comme une doctrine. « La philosophie n'est pas une doctrine, mais une activité » (*Tractatus*, 4.112). L'activité du philosophe est une activité de description et de critique des assertions linguistiques. Elle consiste à faire usage de divers outils en vue d'une fin précise. « *J'ai souvent comparé le langage à une caisse à outils contenant marteau, ciseau, allumettes, clous, vis et colle. Ce n'est pas par hasard que toutes ces choses ont été mises ensembles - mais il y a des différences importantes entre les différents outils, leurs divers emplois ont un air de famille - bien que rien ne puisse être plus différent qu'un ciseau et de la colle.*» (Wittgenstein, 1992, p. 175).

Mais c'est dans la gestion d'un écart entre deux dimensions ou deux univers que l'activité peut être saisie dans sa spécificité. Pour Bergson (1907), l'activité traduit l'écart entre la représentation et l'action. La conscience s'éveille alors dans l'activité résultant de la non-conformation au plan de l'action. La notion d'activité jalonne bien l'histoire de la philosophie sans qu'il soit possible de l'enfermer dans une définition rigoureuse et partagée. Elle pointe toutefois vers la notion de médiation, d'écart et de vitalité, notions qui sont reprises dans la démarche ergologique.

2.2. L'activité et l'action : un jeu de mots ?

Parler d'action en philosophie implique de se référer à la distinction aristotélicienne entre l'action (*praxis*), l'œuvre (*poiesis*) et la contemplation (*theoria*). Elle nous enferme pour ainsi dire dans cette distinction reprise dans la plupart des réflexions sur le travail, jusque dans les analyses consacrées par Hannah Arendt dans la *Condition de l'homme moderne*. Dans la pensée aristotélicienne, l'action est un type d'activité qui trouve sa fin en elle-même, elle ne vise que son propre exercice. Il en est ainsi de la natation pratiquée pour le plaisir de l'action. Au contraire, dans la fabrication, la fin de l'activité est subordonnée au moyen qu'elle est sensée servir. La *poiesis* a une finalité différente de l'action qui permet de produire. Les gestes enchaînés par l'artisan ne sont pas des buts en soi, ils visent à un qui leur est extérieur et qui se trouve dans l'objet qu'il s'agit de fabriquer (voir notamment *l'Ethique à Nicomaque*, 1140 b 1-5). L'opposition entre la *praxis* et la *poiesis* est articulée sur une relation particulière de la fin et des moyens. Dans la production, le but et les moyens sont antagonistes puisque la production s'achève lorsque le but est atteint. Et tant que l'activité continue, cela signifie que

la production est inachevée. Dans l'action, les moyens et le but sont confondus. Il en résulte que la *poiesis* ne peut être désirée pour elle-même, elle n'a pas de valeur intrinsèque et seul son résultat peut lui donner une signification et une valeur. Ce qui n'est pas le cas de la *praxis* qui a une valeur en soi et pour soi.

Il y a ainsi dans le refus de penser le travail à partir du concept d'action et de l'héritage aristotélicien une volonté de sortir de ce cadre qui enferme le travail dans une activité ne pouvant être valorisée, pensée, questionnée qu'à partir de ses fruits. L'ergologie vise à interroger et à étudier ce qui se joue dans le déroulement du travail et non simplement dans ses résultats ou sa finalité. Il s'agit dès lors de se pencher sur ce que le travail exige de nous, convoque en nous en permanence au fil du processus qui aboutit effectivement à un résultat analysé comme une production matérielle ou non. Le passage de l'action à l'activité se justifie ainsi dans un premier temps par un refus, celui de penser le travail uniquement en extériorité, à partir des catégories forgées dans un temps où l'enjeu politique et éthique du travail était impensé car impensable.

Le passage du concept d'action à celui d'activité se justifie également par une volonté de souscrire à un héritage philosophique duel, au croisement de l'épistémologie et de l'éthique. Selon Yves Schwartz (2007), l'utilisation du terme activité en philosophie puise à deux sources distinctes. Une première source serait née d'une interrogation sur la fondation de la connaissance vraie et renverrait à l'impossibilité problématique d'anticiper l'activité humaine. L'activité humaine est ce qui échappe aux modèles, aux prédictions, aux déterminismes stricts. Une seconde source serait relative à l'énigme du faire technique. Au croisement de ces deux sources, l'activité renvoie à ce qui pose problème à notre unité, à ce que Yves Schwartz qualifie comme les hétérogènes en nous (l'âme et le corps, la raison et l'entendement, la cognition et l'affect…). L'activité est ainsi une dynamique à l'œuvre dans l'exercice de nos facultés pour faire face à une situation dans un but donné.

La vie est activité, mise en mouvement, confrontation avec un milieu naturel, technique, social, qui nous propose des contraintes avec lesquelles il faut composer en les recomposant. En définissant le travail comme une activité, l'approche ergologique insiste sur le continuum entre le travail et le hors travail. Le travail est une activité dans le champ des activités humaines et il faut la penser en tant que telle à partir de la vie en nous, de cette hybridation du biologique, du psychologique et du social par lequel nous agissons en transformant à la fois notre milieu de vie et nous même. Le concept d'activité mis en avant

dans la démarche ergologique est ainsi à la fois rattachable à un héritage culturel fort et néanmoins spécifique.

Engeström (1987) recense et classifie les théories de l'activité en distinguant trois générations dans les sciences humaines et sociales : celle issue de Vygotsky, celle de Léontiev et celle développée par Engeström lui-même. La notion de médiation et celle de mobile apparaissent ainsi comme centrales pour parler d'activité. Ces théories ont en commun l'idée de médiation et de mobile. L'activité humaine se déploie par la médiation d'artefacts historiques et culturels qui relient les individus à la société à laquelle ils appartiennent. Il en est ainsi par exemple du langage ou des réseaux sociaux définis comme des artefacts. L'activité serait dans l'usage de ces artefacts au service de l'action. Engeström souligne également que l'activité est un ensemble d'interrelations entre des individus et un collectif, orienté par un mobile (conscient ou non) qu'il faut rattacher à la satisfaction d'un besoin. L'activité pointerait ainsi le comment (quels sont les artefacts utilisés ?) et le pourquoi (quels sont les moteurs individuels et collectifs) de l'action. Il est possible de décrire des systèmes d'activités à partir de plusieurs dimensions l les artefacts, les acteurs, les objets, la division du travail, les règles appliquées et les communautés impliquées.

Conclusion : quelles conséquences pour la production de connaissances ?

L'activité est toujours un débat de normes, un creuset de normes car c'est la loi fondamentale du vivant. Dans un texte fondateur, Georges Canguilhem affirme que le vivant cherche toujours non seulement à s'adapter à son milieu, mais également à lui imposer sa marque. Vivre ce n'est jamais seulement subit, c'est également vouloir agir pour penser et modifier notre milieu. Tout homme veut être sujet de ses normes, acteur de sa vie et l'impossibilité d'imposer une exigence à une existence conduit toujours à des situations pathologiques. A partir de ce constat, de cette perplexité face à l'activité humaine, l'approche ergologique refuse de s'en tenir aux régularités observées, aux modèles de fonctionnement, pour investir ce qui justement ne colle jamais au modèle.

A partir de ce constat, de cette perplexité face à l'activité humaine, l'approche ergologique refuse de s'en tenir aux régularités observées, aux modèles de fonctionnement, pour investir ce qui justement ne colle jamais au modèle. Ainsi, il est possible d'opposer

discipline épistémique et discipline ergologique. La discipline épistémique peut être définie comme la norme de toute éthique, de toute discipline scientifique établie. Elle suppose la conjonction de deux éléments. D'une part, la volonté de neutraliser le singulier, le *hic et nunc* d'un événement pour n'en retenir que ce qui est généralisable. Produire une connaissance scientifique digne de ce nom implique de purger le modèle ou la loi proposée des circonstances individuelles et historiques de son élaboration. Lorsque Albert Einstein annonçait $E = MC^2$, c'est-à-dire que masse et énergie peuvent s'échanger mutuellement et sont liées l'un à l'autre par la formule d'équivalence susnommée, cela signifie que quelque soit le temps qu'il fait, la température de l'air et les vêtements portés par le scientifique président à l'expérience, cette relation se vérifiera toujours. On élimine ainsi du champ de la connaissance scientifique les éléments relatifs aux conditions d'élaboration du modèle. La discipline épistémique traque tout indice d'adhérence de l'énoncé protocolaire à son histoire. Au contraire la discipline ergologique commande de faire ressurgir les éléments d'historicité se cachant sous la régularité apparente du modèle. La discipline épistémique utilise les résidus qui échappent au modèle comme une preuve des limites conceptuelles invitant à revisiter le modèle. Ces résidus apparaissent alors comme l'indice d'une neutralisation insuffisante des données singulières de l'expérience. La discipline épistémique rejette toute évaluation interférant avec la validation d'un modèle. Le rôle du physicien n'est pas de s'interroger sur les implications éthiques de son expérimentation. Son point de vue personnel doit s'effacer devant les données de l'expérimentation. Au contraire pour l'approche ergologique il faut saisir l'activité dans un processus permanent de réévaluation, de « *retraitement des valeurs* ». Cette différence de perspective est due à l'objet étudié. On n'analyse pas un homme comme on analyse la matière minérale. L'ambition de l'ergologie n'est pas de modéliser les activités de travail. Cela ne signifie pas non plus qu'elle se refuse à manipuler les concepts, les méthodes pour ne retenir que le singulier, l'ineffable. Toute activité industrieuse se déploie à partir de normes antécédentes (c'est-à-dire de concepts, de techniques, d'outils, de modes opératoires) capitalisées. Afin de saisir ce débat entre le sujet et les normes antécédentes au sein de l'activité, l'approche ergologique doit se nourrir de la discipline du concept. L'ergologie n'est pas un refus du concept mais un dépassement du concept confronté à l'historicité des situations humaines. C'est pourquoi l'ergologie ne saurait se passer des méthodes et des savoirs de toutes les sciences humaines et sociales sans jamais s'identifier à aucune d'entre elles. L'ergologie n'est pas une compilation adroite des disciplines mais une mise en synergie des savoirs disciplinaires autour d'un point de vue : celui de l'activité.

Bibliographie

Bergson, H. (1907), *L'évolution créatrice*, Les échos du maquis, 2013.

Canguilhem, G. (1947), « Normes et milieu de l'homme au travail », *Cahiers internationaux de sociologie*

Engel P., (1990) Aristote et la philosophie contemporaine de l'action, pp. 267-274.

Engeström, Y. (1987). Learning by expanding: An activity-theoretical approach to developmental research. Helsinki, Finland: Orienta-Kosultit Oy.

Durraffourg J. et Vuillon B., 2004, Alain Wisner et les tâches du présent, La bataille du travail réel, Toulouse : Octarès.

Fromentin, E. (1869), Voyage en Egypte.

Lacour, P. (2012), La nostalgie de l'individuel. Essai sur le rationalisme pratique de Gilles-Gaston Granger, Paris, Vrin.

Maine de Biran, «Essai sur les fondements de la psychologie et sur ses rapports avec l'étude de la nature» [1812], in Ernest Naville éd. Oeuvres inédites de M. Maine de Biran, Paris : Dezorby, E. Magdeleine, 1859, vol. I

Pariente J.C., (1972), *Le langage et l'individuel*, Paris, Armand Colin.

Schwartz, Y. (2004), Introduction dans J. Duraffourg et B. Vuillon, (dir.), Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel, Toulouse, Octarès Editions

Schwartz Y., Echternacht E., (2009) « Le corps-soi dans les milieux de travail : comment se spécifie sa compétence à vivre ?. », *Corps* 1 (n° 6), p. 31-37.

Schwartz Y. (2011), Pourquoi le concept de corps-soi ? Corps-soi, activité, expérience, *Travail et apprentissage*, N° 7.

Schwartz Y. (2000), *Le Paradigme ergologique ou un métier de philosophie*, Toulouse, Octarès.

Schwartz Y. (2007), « Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité », dans @ctivités , vol. 4, n° 2 : 122-133.

Wisner, A., (1995), *Réflexions sur l'ergonomie, (1962-1995)*, Toulouse, Octarès.

Wittgenstein, L. *Lecons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse (LC)*, Gallimard, Paris, 1992 (1971), 175 p., trad. par J. Fauve de *Lectures and conversations on Aesthetics. Psychology and Religious Belief*, C. Barett ed., Basil Blackwell, Oxford, 1966, §4, p. 16.